

BLOG ALL-FOR-ART.COM

ITW Anaïs Ysebaert

ANAÏS YSEBAERT / Corps primitifs

Le corps, « bestial, hybride, primitif », est l'obsession d'Anaïs Ysebaert, jeune dessinatrice formée à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il la hante même. Alors elle l'explore, sans cesse... Et l'expose, aussi. Voyage dans un univers sombre, où êtres humains et animaux se confondent.

Anaïs, d'où venez-vous ?

Je vis à Paris depuis l'âge de 7 ans mais j'ai grandi à la campagne, près de La Rochelle. Je garde de ces jeunes années un lien très fort à la nature et aux animaux.

Quand avez-vous commencé à dessiner ?

J'ai toujours dessiné. Enfant, je représentais déjà beaucoup de personnages et imaginais des histoires. J'étais particulièrement inspirée par l'art brut, que j'admirais au musée de la Halle Saint-Pierre à Paris.

Quelques années et dessins plus tard, comment décririez-vous votre univers ?

J'ai besoin de saturer mon environnement de feuilles où s'impriment mes figures. Je cherche à déployer un univers de chimères, d'êtres hybrides, de figures en migration, de danses macabres... Le corps humain et le corps animal se rejoignent dans l'obscurité de mes dessins. On ne peut pas toujours les distinguer. Il s'en dégage une force souterraine et vitale.

Le corps, humain ou animal, est donc l'élément central.

Oui. Le corps hante mon travail. J'aime chercher, scruter, malmener, arracher, mélanger des corps. Entre mes doigts ils se métamorphosent et cherchent leur route. Parfois sous terre, parfois dans la mer, parfois dans des espaces inconnus ou vides... Les corps humains deviennent des meutes, guidées par des animaux. Et tous ces êtres sont en lévitation dans les dessins.

Certains artistes vous ont-ils particulièrement inspirée ?

Tout à fait. Alfred Kubin et Odilon Redon par exemple. Et plus près dans le temps, Louise Bourgeois et Kiki Smith. Ce sont eux que je citerais sans réfléchir, ceux qui ont imprimé en moi leurs univers.

La littérature et la poésie sont également de profondes sources d'inspiration : Yves Bonnefoy, Toni Morrison, Yoko Ogawa, Haruki Murakami... Pour ne citer qu'eux.

D'un point de vue technique, quels sont vos moyens d'expression favoris ?

L'encre de Chine tout d'abord. Avec des pinceaux, des plumes, des cure-dents, des bâtons ou étalée avec les doigts. L'encre de Chine est brute, liquide, noire... Elle est essentielle. Elle me pousse à dire ce qui est important, à ne pas m'appesantir. En ce moment, je travaille aussi avec du charbon et des craies grasses noires et blanches. Je sature mes figures de noir puis je viens révéler leur anatomie avec le blanc. Ce qui est invisible apparaît alors au premier plan : ossements, organes... Je veux montrer dans mes dessins ce qu'on ne voit pas. Je veux écrire le corps bestial, hybride, primitif.

Et depuis peu, vous vous lancez dans le grand format. Pourquoi ?

Je voulais m'investir différemment dans mes dessins, et y investir mon corps, puisque c'est de cela qu'il s'agit. J'avais l'habitude de travailler sur table, penchée sur mon ouvrage. Et en dessinant au mur, sur des papiers de 2 x 2 mètres environ, le regard s'étend. Il s'ouvre.

Vous exposez actuellement ?

Oui, j'expose à Paris jusqu'au 8 mai, au Micro Salon 2 de l'Inlassable Galerie, gérée par John Ferrère et Ulysse Geissler. Bientôt, j'aurai le plaisir d'exposer à Bratislava avec la galerie Daniez & de Charette, qui me suit depuis plusieurs années maintenant. Et du 10 au 27 mai, encore à Paris, je participerai à l'exposition « Chimères » de la galerie Brumaire, dirigée par Audrey Giorgetti et Xavier Prieur. D'ailleurs, je tiens à remercier toutes ces



personnes passionnées et engagées, qui me font confiance et me soutiennent. Nos échanges me font avancer.

Et peut-on suivre Anaïs Ysebaert sur le web ?

Oui ! Sur mon blog, anaisysebaert.blogspot.fr.

Propos recueillis par Nicolas Cottu.